

Lettres québécoises

Deux ouvrages étranges / Louise Bouchard-Accolas, Jean-Paul Desbiens, *Appartenance et liberté*, Saint-Nazaire, 1983, 190 pages et 15 pages non numérotées. / Madeleine Lavallée, *Marie-Victorin, un itinéraire exceptionnel*, Saint-Lambert, Héritage Plus, coll. Vis-à-vies, 1983, 272 pages

Numéro 34, été 1984

URI : id.erudit.org/iderudit/39555ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1984). Deux ouvrages étranges / Louise Bouchard-Accolas, Jean-Paul Desbiens, *Appartenance et liberté*, Saint-Nazaire, 1983, 190 pages et 15 pages non numérotées. / Madeleine Lavallée, *Marie-Victorin, un itinéraire exceptionnel*, Saint-Lambert, Héritage Plus, coll. Vis-à-vies, 1983, 272 pages. *Lettres québécoises*, (34), 52–53.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

MICHÈLE
MAILHOT

La
vie
arrachée

Mémorialiste dont le propre est de raconter des souvenirs, Michèle Mailhot retient bien plus les souvenirs de l'âme que ceux de la mémoire. Et c'est à pas feutrés qu'elle rentre dans les lieux où reposent le père et les fils qu'elle a perdus ou les autres visages aimés durant les diverses étapes de la vie. Ce qu'elle retire du passé, comme en l'expurgeant, c'est l'essentiel, c'est-à-dire ce qui a façonné son âme et marqué sa perspective existentielle.

Pour elle, la succession des événements débouche sur la littérature qui, à son tour, devient un acte de vivre, à l'instar du François Galarneau de Jacques Godbout (*Salut Galarneau*) qui aspire au moment où vivre et écrire (vécrire) formeront un seul et même acte. Dès lors ni les contingences ni les accidents du parcours ne méritent d'être consignés. Seule compte ce qui s'élève au-dessus, qui prend une nouvelle transparence et qui s'appelle réflexion.

Quant à l'écriture elle-même, elle est ici pratiquée avec mesure, élégance et sobriété et cela rejoint les qualités du fond. Le fond, c'est la forme? Le style, c'est l'homme (la femme)? Jamais je n'ai autant que maintenant cru en ces vieilles sentences. Avec *La vie arrachée*, Michèle Mailhot abonde dans le même sens. □

Michèle Mailhot, LA VIE ARRACHÉE, Montréal, La Presse, coll. Cahiers, 1984, 100 pages.

Deux ouvrages étranges

1. Jean-Paul Desbiens

En 1983, quelque vingt ans après la parution des *Insolences du frère Untel*, Radio-Québec prenait l'heureuse initiative d'interviewer le célèbre mariste, pour sa série intitulée *Visages*. Cette interview a été faite par Louise Bouchard-Accolas qui la reproduit dans le livre dont je traite ici.

Parlons d'abord de Jean-Paul Desbiens, dans le but bien précis de tirer les choses au clair. Pour l'auteur des *Insolences*, l'admiration des Québécois est profonde et sincère. Paru en 1960, au moment où allait cesser la «grande noirceur» et à l'aube de la Révolution tranquille, l'ouvrage courageux et éclatant de Desbiens allait donner un coup de barre vital et décisif à la barque québécoise. En dénonçant l'aridité intellectuelle et les carences du «dire» national, le Frère Untel appelait la modernité de toute sa candide conviction et son appel, largement diffusé a été, je crois, entendu largement.

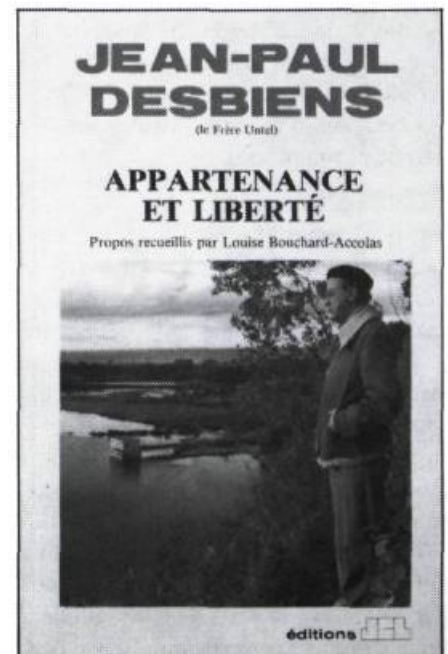
Parce qu'il venait de provoquer, au sein de sa communauté comme au sein de toute la cléricature et de tout le clergé du Québec (sauf exceptions) un remous aussi profond qu'inattendu, le frère fut contraint au silence et, par mesure de précaution, exilé avec consigne de mutisme. Cette mesure à la fois compréhensible et stupide augmenta, sinon la valeur essentielle de l'ouvrage, sûrement la popularité de son auteur qui, soumis et sans remords, s'en alla étudier à Rome et ailleurs en Europe.

Il revint, publia *Sous le soleil de la pitié* (1965) et autres ouvrages, passa du côté des bureaucrates silencieux et laborieux, fit entendre sa voix en écho de temps à autres, sans jamais abandonner son premier engagement d'homme de Dieu et d'homme de communauté. Avec plusieurs autres qui se sont exprimés par divers moyens et dans diverses avenues,

il a directement contribué à l'essor de ses compatriotes.

L'ouvrage que nous présentent les éditions JCL est d'une facture étrange. Le massif principal en est constitué de cette interview accordée par le frère devenu supérieur de sa communauté. Dans un bloc qui est suivi d'un album-photos commenté par Desbiens, on a intercalé le texte d'une conférence que ce dernier prononçait à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, en octobre 1965 et intitulée *Pourquoi écrire*.

Cet arrangement du livre, pour farfelu qu'il soit, est le fait d'une jeune femme dont l'initiative me paraît relever d'un sentimentalisme admiratif et d'un attachement lyrique qui ont peu à voir dans une entreprise littéraire du genre. L'interview et le reportage peuvent, certes, être marqués par le respect et l'adhésion, mais ici, il s'agit d'une révérence béate et juvénile, qui, d'ailleurs est le fait d'une déclaration voulue et réitérée.



En lisant l'oeuvre de Jean-Paul Desbiens et en faisant le parcours de l'existence du religieux, Louise Bouchard-Accolas a été frappée par certains épisodes et par certains phénomènes sur lesquels elle reviendra à maintes reprises, non sans une adresse journalistique qui mérite d'être mentionnée. Je retiens l'exemple suivant pour l'importance qu'il tient dans le cours de l'interview.

Le Frère Untel est né (à Métabetchouan, en 1927) dans une famille pauvre et toute sa vie, il a été marqué par la pauvreté, tout en choisissant la voie de la pauvreté, dans le sens religieux du mot. Or l'auteur a bien vu que la pauvreté est l'une des préoccupations profondes de Desbiens, qu'elle explique sans doute certains choix profonds, comme celui, par exemple de l'enrichissement intellectuel, du culte du mot en tant que possession et de l'amour de la langue en tant que richesse.

Il y a là un paradoxe extrêmement intéressant, d'autant qu'il s'agit, chez le bon frère, d'une fixation qui le pousse à oser des naïvetés, comme par exemple, que tous les riches sont louches et qu'il n'y a pas de grande fortune qui soit acquise honnêtement.

L'interview, dans l'ensemble, demeure intéressante, en ce qu'elle invite Jean-Paul Desbiens, vingt ans après le fait, à réfléchir de nouveau sur des matières lointaines. Pour cette raison, la publication en est justifiée. Mais dans la fiche bibliographique, il faut rétablir les faits comme il convient. □

2. Marie-Victorin

Conrad Kirouac est né dans les Cantons de l'Est, en 1885. Entré au noviciat des Frères des Écoles chrétiennes en 1900, il prend le nom de Marie-Victorin. En 1920, il est professeur de botanique à l'Université de Montréal; il consacre toute sa vie à la botanique, mais il sait diversifier son activité: il enseigne et effectue des travaux de recherche qui lui font faire le tour du monde et prononcer des conférences un peu partout; il écrit des nouvelles dont les paysages laurentiens sont les fonds de toile indispensables; enfin, il se dévoue à la création du Jardin botanique de Montréal où il a aujourd'hui, une statue impressionnante. En 1944, il meurt des suites plus ou moins directes d'un accident d'auto. Son oeuvre majeure: un traité botanique d'une grande réputation et qui s'intitule *Flore laurentienne*.

Marie-Victorin était religieux, même si tout le tint éloigné de la vie communautaire. Du fait qu'il eut, toute sa vie, une santé fragile, le pauvre homme était incapable de s'adonner régulièrement à l'horaire ni aux exercices de la communauté. Il n'en avait pas la force et, bien entendu, ses médecins l'en empêchaient. Quant à ses supérieurs, ils le dispensèrent assez généreusement, semble-t-il, de la vie couventine, mais au sein de la fraternité, tous n'avaient pas l'esprit aussi fraternel.

En second lieu, le frère est devenu très occupé sur la scène universitaire, recherché, sollicité et célèbre, ce qui est bien peu propice à la vie religieuse. Il avait ses cours, ses recherches, son jardin, ses voyages, autant de choses qui l'appelaient à l'extérieur alors que Marie-Victorin persistait à demeurer à l'intérieur, soit dit dans un sens spirituel.

Pourquoi est-il demeuré religieux, comme le fera plus tard le Frère Untel dont nous parlons dans le premier volet de cet article? Parce qu'il avait la vocation, comme on disait à l'époque. Qu'est-ce à dire? Qu'il a choisi de vivre dans la pensée de Dieu, en sacrifiant femme, famille, vie sociale et possession matérielle, en enseignant et en donnant à toute son activité un élan de spiritualité.

Pour le profane, la vie spirituelle du Frère Marie-Victorin aura aujourd'hui une importance bien relative. J'entends

Madeleine Lavallée *MARIE-VICTORIN* un itinéraire exceptionnel



«vis-à-vies»

ici, son cheminement intérieur et, somme toute, très privé, très intime. Or c'est justement cet homme-là, le religieux, que Madeleine Lavallée choisit de suivre à la loupe en un ouvrage très sérieux et quelque peu aride.

Divisée en quatre parties majeures, cette biographie suit les principaux itinéraires du botaniste, depuis son premier grand voyage en Europe et en Afrique, jusqu'à sa dernière excursion, en 1944. Mais l'activité professionnelle et littéraire du frère, si elle sert de point de départ et de jalonnement, n'est jamais mise en évidence: c'est l'excursion intérieure, le sentiment religieux, qui comptent ici. Et se tenant habilement à l'écart, Madeleine Lavallée laisse parler Marie-Victorin, dont elle a choisi les cent cinquante citations qui constituent le fond et l'essentiel de ce livre étrange, intimiste, dirait-on aujourd'hui.

Il résulte de ce choix et de cette technique un livre qui rappelle les biographies édifiantes qu'on faisait lire à haute voix, dans les communautés, durant les repas, au réfectoire. Marie-Victorin mérite-t-il un tel honneur? Seuls les théologiens et ceux qui aspirent à la sainteté pourraient avoir de l'intérêt pour une telle question. □

Louise Bouchard-Accolas, *Jean-Paul Desbiens, appartenance et liberté*, Saint-Nazaire, 1983, 190 pages et 15 pages non numérotées.

MADELEINE LAVALLÉE, *Marie-Victorin, un itinéraire exceptionnel*, Saint-Lambert, Héritage Plus, coll. Vis-à-vies, 1983, 272 pages.